

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Qui sortira vainqueur de la lutte? Les partisans du costume drapé ou ceux de la jupe plate? Ne nous chargeons pas de décider. Bornons-nous à répéter ce que nous entendons dire dans les milieux élégants qui dirigent la mode.

On veut à tout prix du nouveau, fût-il moins joli que la mode connue. Que faire? dit le clan en révolte contre les draperies? Revenons aux jupes unies, ornées de biais, de plis, ou de volants, avec une ceinture à pans, ou bien encore plissée, des côtés, avec les lés de derrière froncés et celui du tablier plat. Un joli corsage-veste ouvert sur un gilet, ou boutonné et ne laissant voir que deux pointes-gilet, fera très bien sur cette jupe. La basque aura la longueur de celle de la jaquette.

Cette façon, avec des variantes, n'a rien que de charmant, mais c'est une tenue de ville, qui restera simple, le costume fût-il en belle étoffe.

La robe habillée sera autrement garnie. De belles passementeries en soie, que l'on disposera en quilles, orneront plus que suffisamment une belle jupe en faille, ou de toute autre étoffe ayant du soutien et donnant de beaux plis. Des biais en velours ou des panneaux feront encore fort bien, ainsi que des dentelles posées à plat et en longueur. La jupe très ample; les lés de derrière devront être



Costume en escot loutre. — Costume de soirée en surah crème brodé de fleurettes.
Modèle de mademoiselle Guiard, 19, rue Blanche.

montés soit par de très larges plis creux, soit par de nombreuses fronces. Le corsage à pointe ou à petit habit rappellera, dans sa garniture, celle de la jupe.

Tout ceci est fort bien, même élégant, riposte le clan des draperies, mais l'époque n'est-elle pas mal choisie

pour arborer une mode plate? Voici le printemps et l'été, et avec eux les étoffes légères, souples et vaporeuses, qui semblent faites exprès pour les draperies; quelle mine feront-elles en jupe droite; ne paraîtront-elles pas pauvres, mesquines à l'œil? attendons l'hiver prochain, le velours et les damas auront peut-être raison de nos préférences pour le drapé.

Nous trouvons cette objection très juste, et nous nous engageons volontiers dans le clan des draperies, nous réservant le droit de changer d'opinion suivant que les nouveautés de l'un ou de l'autre clan seront plus ou moins élégantes, comme il faut et de bon goût.

Entre ces deux extrêmes, jupe tout à fait plate ou très pouffonnée, il y a une façon mixte qui pourrait bien réunir tous les suffrages. Elle est plate, sans l'être trop; elle est un peu drapée, sans être chargée de draperies. Deux façons différentes, simples et jolies, nous paraissent devoir concilier tous les goûts.

Un costume en voile double ou cachemire d'été gazelle (nuance nouvelle), est combiné avec du velours de teinte foncée. Jupe en taffetas gazelle avec un tuyauté en velours au bord; seconde jupe en cachemire, tenue plus longue que la première, afin de pouvoir la pincer à gauche, en deux étages, d'un groupe de plis; à droite, la longueur est régulièrement répartie et maintenue par des points invisibles. Cette organisation faite, la jupe de dessus doit être ronde et s'arrêter au tuyauté de velours. La tournure arrondie forme croupe et enlève de la longueur. Le corsage a une basque-habit, ouverte sur un pli creux en velours; des bretelles en velours, terminées par des aiguillettes en soie et perles mordorées. A la manche, un bracelet de velours et des aiguillettes tombant extérieurement.

La seconde façon est tout aussi gracieuse. Le costume est en Sicilienne mousse foncée, couleur très à la mode cet hiver, et dont le succès se continue.

Jupe en taffetas; au bord, un plissé, et au-dessus, un large biais de velours. Seconde jupe en Sicilienne, relevée, à gauche, sur la hanche, d'un pli-châtelaine, dit aussi pli-cornet ou godet. Lés de derrière montés par des fronces serrées. Corsage à basque ronde très collante. Un plastron en velours, sous lequel se boutonne le corsage, s'agrafe de côté et se termine en pointe; il est piqué tout le long, de nœuds papillon en étroit ruban ottoman. A la manche, un parement aigu et des nœuds.

Que pensez-vous de ces deux façons que madame Turle vient d'imaginer pour mettre d'accord tous les goûts? Elles ont, avec une grâce simple, une élégance qui peut convenir à toutes les situations, et nous ajouterons, ayant vu les costumes, qu'elles font aussi bien en lainage qu'en tissu de soie. Madame Turle, 9, rue de Clichy, travaille fort bien; elle a du goût, des idées neuves, et cherche, en restant dans des allures comme il faut, à donner à ses modes une certaine originalité qui ne choque jamais. Pour le printemps, les costumes en lainage reçoivent des dentelles bises épaisses, de jolies passementeries et des flots de ruban, qui relèveront la simplicité de l'étoffe; le petit mantelet, à pans très courts, assorti, complètera la toilette, qui s'achèvera par une gentille capote en tulle-dentelle avec un transparent de couleur, ou par un chapeau rond en paille, orné de velours, d'oiseaux ou

de fleurs. Si cette capote est chiffonnée par madame Boucherie, si le chapeau est garni par elle, vous êtes certaine d'être coiffée d'une façon séyante et d'avoir un chapeau coquet, gracieux et à la mode sans excentricité. La capote de tulle, avec le fond à la paysanne et la passe fendue de côté, toute brillante de jais, des oiseaux-mouches et une aigrette liés par du ruban de velours assorti au transparent, est une merveille de goût. Madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, a les plus jolies formes de chapeaux qu'on puisse voir, des garnitures de fleurs d'une finesse et d'un naturel à faire illusion, des fantaisies en plumes, des groupes d'oiseaux, des familles de bavards, qu'elle pose avec grâce. Son talent multiple s'adresse à tous les âges. Les capotes, depuis 35 fr., permettront d'attendre le chapeau de paille. Les chapeaux de grand deuil en crêpe anglais coûtent 25 fr., 35 fr. et au-dessus. Le grand voile de deuil, en très beau crêpe anglais, 25 fr., 30 fr. et plus, suivant la longueur. Madame Boucherie expédie, dans les vingt-quatre heures, les commandes de deuil.

CORALIE L.

VELOUTINE

Ch. Fay, 9, rue de la Paix.

La Veloutine est une poudre impalpable, préparée au bismuth, qui a l'avantage de ne pas s'altérer, même en voyageant au delà des mers. M. Fay en composant cette excellente préparation, a voulu non seulement donner au teint une transparence diaphane, mais encore le préserver de toutes les altérations qui peuvent lui nuire, tels que rugosités, boutons, taches, etc., c'est le côté hygiénique de la Veloutine et celui qui n'est pas le moins apprécié des femmes. Comme la Veloutine est d'une finesse extrême, il en faut très peu pour le visage, ce qui donne une certaine économie. Aussi une boîte de 4 fr. sans houppes dure longtemps. La Veloutine se prépare de trois manières: blanche, rosée et crème, nuance dite Rachel. N'accepter pour vérifiable que les boîtes portant le cachet de M. C. Fay.

M. E. BESSONNEAU

Tapissier à façon, décorateur, ex-coupeur de la maison Krieger, 19-21, rue de Charenton.

Nous eussions voulu donner dans ce numéro le dessin d'une fort belle salle à manger organisée par M. Bessonneau, mais l'ensemble n'étant pas complet, il nous a fallu attendre jusqu'au numéro du 28 mars. Non seulement il y a du nouveau dans les draperies organisées par cet excellent tapissier, mais encore de l'originalité et de l'imprévu. Pour nos abonnées des départements et de l'étranger, M. Bessonneau organisera sur un plan, tout un ameublement de style ou de fantaisie, et s'il en est besoin il se rendra sur place pour l'installation d'une villa, d'un hôtel ou d'un appartement; les frais du déplacement sont à sa charge. Les devis seront scrupuleusement établis afin qu'on puisse se rendre compte des prix. On peut fournir les étoffes, M. Bessonneau travaillant à façon. Les meubles de fantaisies, paravents, table Louis XIII, écrans, X, etc., etc. sont très joliment montés et M. Bessonneau tire un très beau parti des tapisseries anciennes et modernes, les combinant soit avec de la peluche, soit avec de la panne.



4511

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Étoiles de printemps de M^{lle} VIDAL, 104, r. de Richelieu. Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier.
 Étoffs en foulard de la COMPAGNIE DES INDES 27, r. du 4 Septembre. Toilettes FAY, 2, r. de la Paix. Chaussures de la M^{me}
 KAHN POIVRET, 61, r. Montorgueil.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 85 et 87)

Costume en escot loutre. — Jupe ronde dépassée par un tuyauté, au-dessus cinq rangs de piqûres. La draperie-tablier montée par des plis se relève régulièrement sous les lés de derrière, lesquels reproduisent ce même relevé. Corsage à longue pointe avec un postillon plissé et dentelé. Col droit et parement de la manche en velours. Piqûres au contour de la tunique.

Costume en surah crème à fleurettes. — Sous-jupe en taffetas, couverte par une jupe en surah, montée par des fronces. Le bord inférieur ondulé. Draperie-tablier très enlevée du côté décoré de cocardes en ruban; de l'autre côté, plis étagés; les lés de derrière tombent droit. Corsage à ceinture, ouvert en cœur avec une draperie-fichu dont la pointe est prise à la taille sous la ceinture, laquelle est arrêtée de côté par une cocarde. Le fichu suit l'ouverture du corsage et se ramasse de plis plats fixés sur l'épaule. Nœud à gauche. Pour manche, un long bouillon serré au-dessus du coude dans un bracelet en ruban noué de côté.

Costume en velours chasseur et cachemire loutre. — Jupe en cachemire, au bas un biais en velours dépassé par un tuyauté en cachemire. Tunique en cachemire, irrégulièrement drapée, très enlevée sur le côté de la jupe qui forme un pli creux; au-dessus de ce pli un panier plissé perdu dans le chiffonné du pouf. Corsage ouvert sur un gilet en velours avec des revers arrondis. Le corsage se ferme au dessous de la poitrine, jusqu'à la taille, par une patte carrée boutonnée dans le haut et dans le bas. Col droit. A la manche, un parement Louis XV en velours. Ce costume coûte 125 fr.

Costume en velours et vigogne marine. — Jupe en velours montée par des plis et plissée à partir des côtés, en très larges plis couchés; au bord un tuyauté. Grande tunique en vigogne drapée au delà des

hanches, et couvrant d'un côté le bord de la petite basque ducorsage; les lés de derrière sont relevés en genre coque. Corsage en velours. Col droit. Manche ronde liserée comme le bord du corsage. Le prix du costume est de 160 fr. Ces deux charmants modèles sont créés pour le printemps.



Costumes de printemps en velours chasseur et vigogne loutre clair, en velours uni et vigogne marine.

De mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4511

COSTUMES DE VILLE

Costume en escot carmélite. — Jupe unie, dépassée par un tuyauté; tunique relevée à droite par deux groupes de plis espacés de vingt centimètres; le pouf est fait de plis tombants. Corsage-veste, gilet en cachemire pris à la taille dans une ceinture Suissesse en velours carmélite agrafée de côté. La veste, en escot, s'enfuit sur un large dépassant en velours qui suit la ligne fuyante de la veste, à laquelle il est fixé par trois boutons en métal doré; deux agrafes la ferment à l'encolure qui reçoit un col montant en velours, sur lequel rabat un col en escot. A la manche, un parement en velours et deux boutons en métal. Collierette et sous-manches plissées. — Bottes en chevreau avec guêtres en drap carmélite. — Gants de Suède. — Capote sans brides,

tendue en cachemire brodé de perles. Nœuds en velours et touffe de plumes.

Costume en cachemire gris pour jeune fille. — Sous-jupe en taffetas, garnie d'une demi-jupe plissée très fin, dépassée par un petit frisottant. Grande tunique en cachemire montée par des plis plats. Trois rubans de satin gris sont étagés sur la draperie, devant, et semblent la soutenir. Pouf piqué d'un flot de satin. Corsage plissé à longue pointe, chemisette tendue, cernée d'un ruban de satin. Col montant piqué d'une double coque. Draperie et nœud à la manche longue. — Bottes en chevreau brillant. — Gants de Suède. — Chapeau tendu en cachemire, avec le bord relevé doublé de velours. Une palombe devant et quelques coques de ruban en l'air.

CHRONIQUE

La reprise des affaires... mondaines. Progrès de la *coterie*. Les femmes qui veulent écrire. Soleil levant et soleil couché. — Le prince Zilah et la réclame. Des gens qui veulent de l'avancement. — La civilisation envahissant la barbarie. La réaction à venir. Une sinistre prophétie.



Voici la dernière chronique de la morte-saison.

Demain le Concours Hippique ouvre ses portes, ce qui remplace le :

« Et maintenant que la fête commence! »

des opéras de l'ancien répertoire.

toire.

Encore un hiver passé et, n'en déplaise aux gens qui se plaignent toujours, un hiver assez confortable. Presque pas de neige, pas beaucoup de pluie, et une seule quinzaine de froid, juste ce qu'il fallait pour ressusciter le Cercle des Patineurs, un cercle que M. Camescasse lui-même ne peut ouvrir que si Dieu juge à propos de contresigner l'arrêté.

On ne peut pas dire qu'on se soit amusé d'une façon frénétique, mais on en a pris son parti et nous ne sommes plus au temps où jeunes filles et jeunes femmes pleuraient d'ennui si elles allaient au bal moins de sept fois dans une semaine. On s'en tire comme on peut, en valsant entre soi, de dix heures à minuit, avec une douzaine de bougies allumées et quelques tasses de café à la glace. On n'en dort pas plus mal ensuite, bien au contraire, mais cette absence de grandes réunions, de plaisirs bruyants et absorbants, de veilles tardives qui obligent à faire la grasse matinée, amène quelques changements dans les mœurs. J'en veux signaler deux seulement aujourd'hui.

D'abord l'habitude de se rencontrer constamment en petit comité avec les mêmes personnes produit forcément ce qu'on appelle la *coterie*, et découpe le monde de la capitale en une infinité de *petites villes*. On se croit perdu la première fois qu'on pénètre dans une de ces sous-préfectures. Figurez-vous l'homme d'esprit ou la jeune femme de Lons-le-Saulnier tombant un beau soir dans le salon à la mode de Brives-la-Gaillarde! Cela jette un froid à enrhummer un commissionnaire, et j'avoue qu'il faut un courage véritable pour tenter l'aventure.

En second lieu, les jeunes filles et les jeunes femmes, ayant bien des heures libres dans une journée qui ne commence plus à midi, cherchent à employer leur temps d'une façon intéressante et — pourquoi ne pas le dire? — productive. De là cette légion innombrable de femmes qui écrivent ou du moins qui veulent écrire.

Ah! Seigneur! j'en sais quelque chose, et sans doute, je me suis déjà fait quelques bonnes ennemies en parodiant avec trop de franchise un vers cruel :

Soyez plutôt... cuisinière, si c'est votre talent!

Car, sous prétexte que je bavarde ici une ou deux fois par mois, en soignant tant bien que mal mon orthographe, de futures *George Sand* viennent parfois me demander ce que je pense de leurs œuvres. Merci, de moi! A chacune de ces visites qui, généralement, ne se renouvellent pas, je suis tentée de maudire une femme — bien charmante cependant — dont le succès a tourné des centaines et des milliers de têtes féminines.

« Voyez Gyp! me disent mes victimes. C'est, paraît-il, une femme comme il faut, jeune, jolie et titrée, en un mot une femme du monde comme vous, comme nous. Qu'a-t-elle fait? quelques nouvelles dans la *Vie Parisienne*, quelques volumes avec ces mêmes nouvelles; puis elle est arrivée au théâtre sans s'en douter et, quand elle publie un livre, les éditions s'enlèvent plus vite que celles des romans de Cherbuliez, qui est de l'Académie, pourtant! Ne pouvons-nous faire comme elle? A-t-elle appris la littérature à l'École Normale avec About? A-t-elle été le secrétaire d'un grand homme comme Alphonse Daudet, ou l'inventeur d'une école comme Zola? »

Eh! oui, justement, elle a inventé une école, l'école Gyp, ou plutôt elle a ouvert une classe dans cette grande école de la *Vie Parisienne* qui joue, dans la littérature française, un rôle plus important qu'on ne pense, puisqu'elle fournit, à l'heure qu'il est, un candidat à l'Académie en la personne de Gustave Droz. Faites-en autant, mesdames. Faites votre *Petit Bole*, votre *Autour du mariage*, votre *Monsieur, Madame et Bébé* et alors nous verrons. Mais croyez-moi, tâchez plutôt de bien élever vos filles, cela vaudra encore mieux et ce sera plus profitable pour vous, sinon plus facile.

Contraste singulier! Je me trouvais, il n'y a pas huit jours, chez un grand éditeur de Paris (oh! pas pour mon compte, soyez tranquilles, Constance n'a pas le plus petit volume sur sa conscience.) Tandis que je causais avec le puissant personnage, une vieille femme, plus que pauvrement mise, se présenta timidement à la porte du cabinet, et demanda, d'un ton très humble, des nouvelles de son manuscrit. Hélas! elles ne devaient pas être bien bonnes, les nouvelles! L'éditeur ne se leva même pas de son fauteuil. Il bredouilla deux phrases et la pauvre vieille partit avec un sourire triste qui n'était pas sans grâce et un regard mélancolique de ses yeux restés beaux qui voulait dire :

« Allons! ce n'est pas encore ce soir que les affaires de mon estomac iront toutes seules! »

Celle-là était Céleste Mogador ou plutôt la comtesse de Chabrillan, une ex-beauté fameuse dans toute l'Europe, il y a quarante ans, une femme qui a jeté les millions aux quatre vents... pas du ciel, une *authoress* qui écrivait *gé coupé* mais dont les mémoires sont par endroits un chef-d'œuvre d'esprit. J'ignore si elle écrit aujourd'hui *j'ai soupé*; mais il y a une chose qui lui fait plus tristement défaut que l'orthographe; c'est le souper lui-même.

J'allais partir à mon tour, mais soudain la porte se rouvrit et une jeune femme blonde, pimpante, jolie, vive comme un oiseau, entra avec des froufrous soyeux. Elle portait un délicieux costume de satin vert foncé, une pèlerine de velours assorti garnie d'une bordure de plumes toutes frissonnantes. Quelque chose d'indescriptible mais de charmant était juché pardessus ses cheveux savamment ébouriffés.

C'était Gyp!

Inutile de vous dire que l'éditeur se leva, cette fois, qu'il se confondit en politesses et qu'il n'y eut pas, dans tout le cabinet, de fauteuil assez douillet, de coussin assez moelleux pour la visiteuse qui montrait, dans un sourire de femme heureuse, les plus jolies dents du monde.

Le soleil couché et le soleil levant, pensai-je en moi-même, et je découvris alors cette vérité qui n'est peut-être pas toute neuve et dont je recommande la méditation à celles de vous, mesdames, qui veulent écrire.

Il n'y a rien qui réussisse comme le succès.

..

L'auteur du *Prince Zilah* et ses principaux interprètes semblent s'être pénétrés de cet axiome et avoir compris que la réclame est, sinon la mère, du moins la meilleure nourrice du succès. Des numéros entiers de journal — avec supplément illustré — ont raconté la vie de l'auteur et ce qu'il mange à ses repas, en y joignant des détails du même genre sur Damala et Jane Hading. Ils ont même raconté la pièce et je vous étonnerais si je vous disais qu'ils l'ont *débinée*. Maintenant que faut-il conclure de tous ces tantams?

D'abord, il faut aller voir la pièce, qui le mérite à tous égards. — Encore faut-il savoir si nous y conduirons nos filles? — Oui, sans doute, si vous les avez conduites à *Denise*. L'autre jour, aux *Français*, la grande avant-scène de droite était pleine de fillettes qui sanglotaient au récit des malheurs de mademoiselle Brissot. Pourquoi celles-là ne sangloteraient-elles pas au Gymnase, à des malheurs du même genre? Je pense qu'on m'a comprise.

Dans un autre ordre d'idées, il est visible que MM. Claretie et Damala et madame Jane Hading donnent, en ce moment, « leur grand effort » comme on dit, je crois, en terme de courses. Ces trois personnes sont, chacune dans leur genre, en tête de leur catégorie, tout à fait en tête. Mais cette catégorie est la deuxième. Il s'agit de passer dans la première.

L'auteur du *Prince Zilah* estime (ce qui est son droit) qu'il est temps pour lui de voir son nom cité à côté du nom de Sardou. Damala passe son épaule entre

celles de Delaunay et de Worms. Enfin Jane Hading n'entend pas laisser plus longtemps à Sarah Bernhardt le monopole du prestige sur le public. Je crois même qu'elle ambitionne, en plus, la réputation de « beauté parfaite ». A Londres, d'où elle revient, elle avait engagé la bataille avec la superbe mistress Langtry et... mais qui peut s'étonner de la partialité des Anglais pour une compatriote?

Enfin, nous allons voir si ces trois voyageurs du train express de la vogue parviendront à changer de compartiment sans faire ralentir la marche. L'entreprise est toujours difficile et, quand elle ne réussit pas, gare aux accidents!

..

Cependant Paris semble être devenu le temple de la modestie, tant les violettes, ramenées par le printemps qui s'éveille, yaturent l'air de leurs parfums. Quel dommage que la brise attiédie se joue trop souvent dans les plis du drapeau rouge et nous apporte du Tonkin, du Soudan, l'odeur de la poudre; de l'Irlande l'odeur de la dynamite!

Partout l'on équipe des vaisseaux de guerre, on prépare des canons, on achète des revolvers. Les revolvers sont pour arranger nos petites affaires, entre nous. Les canons et les vaisseaux sont pour les pays non civilisés, car nous recommençons, après quinze siècles, l'invasion des Barbares. Seulement, cette fois, ce sont les Barbares qui sont envahis.

Juste retour, monsieur, des choses d'ici bas!

Mais ces réactionnaires de la civilisation ne l'entendent pas de cette oreille-là. On dirait qu'ils se sont donné le mot. Qu'ils soient Chinois, Howas, Zoulous, Soudanais, ils se défendent comme de beaux diables et, voyez un peu leur malice: Vous croyez peut-être qu'ils se battent avec leurs armes, à coups de lances, de flèches, de casse-têtes? Pas du tout. Ils ont trouvé, Dieu sait où! des canons, des carabines, de la poudre. — En joue: feu! — Et voilà les Européens par terre. Des lapins qui se défendent! N'est-ce pas pire que des lapins qui commencent?

« Ah! Seigneur, s'écrie Gladstone en plein Parlement anglais, on ne sait plus à qui se fier, et le métier de nation civilisée n'est plus possible! Où est le temps où Christophe Colomb revenait avec ses caravelles chargées d'or, sans avoir eu d'autre peine que de le ramasser? Aujourd'hui c'est nous qui envoyons de l'or là-bas, et nous ne ramenons rien du tout, pas même nos généraux! »

Patience! nous en verrons bien d'autres, pas nous, mais nos arrière-petits-neveux. Oui, tout n'est que « retour » ici-bas. Nulle personne au monde ne peut empêcher le pendule poussé à droite de revenir à son point de départ, puis d'osciller à gauche. Il faut que la marée monte, par cela même qu'elle est descendue.

Un jour — jour bien éloigné encore, mais inévitable — la marée humaine montera. Tous ces peuples que nous appelons sauvages auront appris à se servir de ces armes, à force d'avoir été tués par elles. Et alors ils songeront, eux aussi, à faire des annexions sur cette terre d'Europe affaiblie et perdue d'avance par la dynamite, le nihilisme, le drapeau rouge, le revolver et l'athéisme. Eux, du moins, n'auront pas à

(La suite à la page 92.)



N° 1. Costume de deuil en cachemire et lainage à rayures bouclées.

Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

N° 1. Costume en cachemire et lainage à rayures bouclées.

Les rayures bouclées sont graduées, et chaque série espacée de trente centimètres. Cette partie, pour la jupe, est plissée de plis plats. La tunique est à grande draperie, largement relevée des côtés, et les lés de derrière, plissés, forment un capuchon arabe. Une bande bouclée est rapportée sur le côté. Corsage-veste, fermé à l'encolure, s'ouvrant sur un gilet d'étoffe bouclée, dont la basque dépasse de quelques centimètres celle du corsage. Le postillon est à plis creux. Col droit et parements faits de la bande bouclée, les rayures mises en travers.

N° 2. Robe de diner en velours rubis, broché de fleurs bleu ancien et satin bleu.

Sous-jupe en taffetas, ayant, au bas, un tuyauté en

satin bleu ancien; elle est couverte par une jupe en velours, à panneau plissé d'un côté, et que recouvre, à gauche, une draperie-feuille en satin bleu ancien. La traîne carrée, en velours, est montée par de gros plis. Corsage à pointe et à postillon court et plissé, avec deux revers en satin bleu ancien, qui cernent une chemisette en dentelle; col droit. A la manche demi-longue, un parement en satin, ouvert intérieurement, et fuyant. Nœud en étroit ruban. La dentelle de la chemisette, montée en arête, diminue graduellement jusqu'à la taille, où elle se perd dans les revers qui se rejoignent en pointe.



N° 4. Costume en tissu de laine myrte et brique changeant et à dessin bouclé.

Modèle de madame Bréant, 6, rue Gluck.



N° 2. Robe de diner en velours rubis broché de fleurs bleu ancien et satin bleu.

De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

N° 3. Costume de deuil en cachemire et tissu diagonale imitant le crêpe anglais.

Jupe en cachemire, un tuyauté au bord et quatre bandes en tissu diagonale, espacées de dix centimètres. Tunique à pans plissés, formant, sur le tablier, une pointe-châle qui se relève sur la hanche et, au milieu, à la taille, où elle cache la basque gauche; celle de droite pose sur le tablier. Deux chevrons en diagonale, étagés sur la poitrine et deux biais étroits dessinent le plastron. Col droit, à la manche ronde deux bracelets, le premier plus large que l'autre.

N° 4. Costume en tissu de laine myrte et brique changeant, uni et à dessin bouclé.

Jupe en taffetas, avec un volant plissé, alternativement, d'un pli creux et de six plis fins et couchés. Une

jupe en lainage uni est découpée en dents aiguës, biaisées d'un côté; entre les dents, sont des quilles plissées en satin myrte, qui prennent de la taille. Tunique en lainage bouclé, relevée dans une agrafe artistique; les lés de derrière pouffonnés. Corsage à pointe avec un gilet en velours et des revers en bouclé. Col droit et parement de la manche en velours. Ce lainage changeant et bouclé compose des costumes assez élégants et d'une grande nouveauté. Les deux couleurs myrte et brique sont particulièrement jolies; il y a d'autres combinaisons de couleurs qui font aussi fort bien.



N° 5. Costume en velours côtelé et vigogne gris.

Modèle de Madame Turle, 9, rue de Clichy.



N° 3. Costume de deuil en cachemire de l'Inde et tissu diagonale.

Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

N° 5. Costume en velours bleu côtelé et vigogne grise.

Jupe en velours côtelé, dépassée par deux tuyautés en vigogne, tunique en vigogne drapée de côté; le pouf à plis tombant, forme de côté trois coques superposées. Corsage-veste en vigogne, se détachant sur un gilet à basque en velours côtelé fermé sur une chemisette en surah gris qui forme crêvé. Cette chemisette est froncée à un col droit. A la manche, un parement en velours côtelé, ouvert, extérieurement, et surmonté d'une draperie en satin. Col et poignet en toile. Capote en tulle brodé avec transparent bleu; un ruché en velours au bord de la passe, et, devant, un pouf de plumes grises et bleues. Mentonnière en ottoman gris.

lutter contre des gens surexcités par le fanatisme religieux ou le dévouement à une idée, à une dynastie. Il n'y aura plus de religion, plus d'idées, plus de dynasties. Il n'y aura plus rien.

Alors un Gladstone Chinois échangea des notes avec un Bismark Abyssinien au sujet du détroit de Gibraltar, et les Betchuânas firent une démonstration navale à Madagascar à propos de l'appui déloyal donné par les Malgaches, aux Pavillons Rouges du delta du Rhône.

Et l'on entendra ce dialogue entre deux élégantes Cafres :

« Bon Dieu! ma chère, où avez-vous péché ce monstre qui sert de bonne à vos enfants? »

— Le fait est que la pauvre créature est repoussante à première vue. C'est à se demander si on a devant soi un singe ou une femme.

— C'est une femme.

— C'est une Laponne.

— Je ne crois pas. Mon mari qui l'a ramenée d'un de ses voyages, appelle ça une... attendez donc... Ah! j'y suis : une Parisienne. C'est une race presque éteinte. Les Chinois ont tout massacré lors de la conquête.

CONSTANCE.

LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)



ALAN leva sur le visage du capitaine des yeux très surpris; mais déjà s'était effacée toute trace de l'effort que ces quelques mots coûtaient à Aimery.

Nouveau silence. Ce fut encore Alan qui reprit la parole.

« Vous craignez peut-être l'impression que votre vue causerait à ma sœur? Vous êtes très changé, il est vrai; vos souffrances si récentes restent écrites sur vos traits; mais il est visible aussi que vos forces reviendront à mesure qu'avancera la convalescence. Solange ne peut éprouver qu'une impression très douce... »

Alan s'arrêta, n'étant peut-être pas suffisamment certain de ce qu'il allait dire. Un sourire amer plissait les lèvres d'Aimery, mais il s'effaça vite.

« Je ne crains pas l'émotion que ma vue produirait sur mademoiselle d'Aulnoy. Quelque défiguré que je sois, je n'ai pas l'air d'un moribond, n'est-ce pas? Si cela était, la lettre que vous voyez là, sur ma table, n'aurait plus d'objet; je laisserais les choses où elles en sont. La mort arrangerait tout... ce serait plus commode. »

Il se leva et marcha vers la fenêtre. Quand il revint vers Alan, ses traits semblaient taillés dans un bloc de marbre.

« Je désire non seulement que mademoiselle d'Aulnoy ne s'arrête pas pour moi à Bruxelles, accentua-t-il, mais qu'elle ignore ma présence ici. Au moment où vous êtes entré, je lui écrivais... »

— Vous lui écriviez?

— Pour lui dire que la mort, vue de près, m'a éclairé. Je n'espère pas faire son bonheur, qui m'est plus cher que tout au monde, — la voix d'Aimery s'étrangla, et il lutta quelques instants contre une émotion qui ne devait pas se trahir — plus cher que tout au monde, Dieu m'en est témoin. Je lui rends sa parole et lui demande la mienne:

— Aimery!...

Alan s'était levé aussi. Une vive agitation se peignait sur son visage, ordinairement impénétrable. Il ne savait comment accueillir cette communication étrange et inattendue. Son bon sens lui suggéra d'agir comme l'eût fait le véritable frère de Solange.

« Avez-vous quelque motif pour faire cette injure à ma sœur? dit-il lentement.

— Aucun autre que celui dont je vous parle; n'est-il pas suffisant?

— Non, car c'était plus tôt qu'il fallait réfléchir à cette prétendue incompatibilité d'humeur.

— Je n'ai pas parlé d'incompatibilité d'humeur, fit Aimery, qui, plus calme, reprenait l'avantage.

— Eh! de quoi parlez-vous alors? Ma sœur vous laissa-t-elle voir qu'elle partageât l'idée que vous émettez?

— Non, répondit l'officier à voix basse.

Puis, réfléchissant qu'il devait au protecteur naturel de Solange la vérité, autant qu'il lui était possible de la dire :

« Dès le début de nos fiançailles, il me sembla qu'elle ne se trouvait pas aussi heureuse qu'elle l'avait peut-être espéré... En me voyant plus souvent, elle jugea sans doute que je ne réalisais pas l'idéal rêvé. Cependant, elle se montra toujours parfaite à mon égard. Mon bonheur, à moi, était sans mélange... »

— Alors, mon cher Saint-Yon, permettez-moi de vous dire que vous êtes encore sous l'influence de la fièvre qui vous éprouva si cruellement. C'est parce que votre corps est mal guéri, que votre esprit se forge de telles billevesées. »

Aimery, qui s'était attendri un instant, reprit son masque glacial.

« Votre supposition est charitable, mais elle manque de justesse. Je suis si près d'être complètement rétabli, que je songe à partir pour l'Algérie, le seul poste où l'on nous permette de servir encore la France. Quant à ma résolution concernant mademoiselle D'Aulnoy, elle est inébranlable : ce n'est pas sans le motif le plus sérieux, sans la persuasion la plus intime, que je me

décide à renoncer à l'honneur que votre famille voulait bien me faire. Vous me connaissez assez, je crois, pour n'en pas douter.

— Eh bien ! si, je doute de tout, s'écria l'Écossais, qui, sous la fierté tranquille de cette phrase, ne devinait pas la douleur qui s'enveloppait de dignité. Si ma sœur ne vous témoignait pas la confiance qui est dans sa nature, c'est peut-être parce que, de votre côté, vous ne lui en témoigniez guère. L'affection appelle l'affection.

— En êtes-vous bien sûr ? demanda froidement Aimery ? »

Sans relever la légère ironie de cette question, Alan chercha une fois de plus à maîtriser l'agitation qui l'entraînait au delà de ce qu'il voulait dire.

« Monsieur de Saint-Yon, pardonnez-moi si je vous blesse ; mais je ne puis songer sans une tristesse profonde au blâme injuste qui va retomber sur mademoiselle d'Aulnoy. Vous connaissez le monde, vous savez de quelles précautions délicates doit être entourée la réputation d'une jeune fille... »

— Aux yeux de tous, c'est naturellement mademoiselle d'Aulnoy qui prend l'initiative de cette rupture ; et celui qui oserait dire un mot malsonnant sur son compte, me rencontrerait sur son chemin.

— Ce n'est pas par des coups d'épée que se rétablit la réputation d'une femme. Ma sœur est un ange de bonté et de pureté...

— Nulle femme plus qu'elle ne mérite tous les respects, acheva Aimery d'une voix dont les vibrations eussent dû révéler son secret. Mais Alan se sentait lui-même trop ému pour être un observateur attentif.

— Je représente ici mon père, qui se considérait comme le tuteur de Solange, reprit-il, commençant à sentir la nécessité d'excuser son intrusion.

— Et c'est à ce titre que je vous écoute. »

Puis, après une courte pause :

« Sir Alan, poursuivit Aimery, pouvez-vous, sur l'honneur, m'affirmer que, d'après votre conviction, je me trompe ? Dans ce cas, je déchirerai ma lettre. »

Alan resta muet. C'était ce qu'attendait Aimery.

Il prit la feuille couverte de sa large écriture, la mit dans une enveloppe, et, sans cacheter, la tendit à sir A. Oakvil.

« Voulez-vous vous charger de la remettre à mademoiselle d'Aulnoy?... mais plus tard, quand elle sera en Angleterre. Si elle recevait une lettre de moi sans être prévenue, elle pourrait être saisie, et il ne faut pas que cet incident lui laisse un trop pénible souvenir. J'aurai traversé sa vie comme un mauvais rêve... Elle m'oubliera vite... »

Sa voix s'éteignait, et sa pâleur était telle, qu'Alan s'en aperçut enfin.

Il saisit les deux mains du capitaine, et, le regardant les yeux dans les yeux :

« Aimery, vous êtes fou ! cria-t-il avec une sorte d'empressement. »

Aimery lui rendit son étreinte, mais, sentant que si l'émotion le dominait, il serait perdu, il se raidit au point de paraître impassible.

« Je ne suis plus guère habitué à me tenir debout... permettez-moi de m'asseoir. »

Il se sentait défaillir.

Alan parut désappointé, et reprit avec une froideur marquée dans la voix :

« Au fait, vous êtes juge dans votre propre cause. Discuter plus longtemps cette question serait manquer au respect que nous devons à mademoiselle d'Aulnoy. »

— Je suis de votre avis, sir Alan.

— Jusqu'ici, vous avez entendu le frère de Solange — son teint se colora légèrement — maintenant, c'est votre ami qui va vous parler. Sans dater de loin, notre liaison fut cordiale, Saint-Yon ; il ne dépendra pas de moi qu'elle ne demeure inaltérable.

— Merci, Oakvil ; croyez-le, je sais rester fidèle.

— Oui, je le crois. — et Alan lui prit de nouveau la main — mais, franchement, vous êtes une énigme indéchiffrable. Votre mère sait-elle que vous êtes blessé ?

— Pauvre mère ! elle ne fut prévenue qu'assez tard, mon état ne m'ayant pas permis d'abord de lui faire écrire. J'éprouve un remords quand je songe à ce qu'elle dut souffrir. Enfin, elle est rassurée, et je l'attends d'un moment à l'autre.

— Elle ne vous gardera pas longtemps, si vous projetez déjà de partir pour l'Afrique.

— Ai-je le droit de me reposer quand mes camarades souffrent et meurent pour la France ?

— Assurément non, si vous étiez dans les mêmes conditions qu'eux. Mais vos forces laissent encore beaucoup à désirer, et dans l'intérêt de votre santé à venir...

— L'avenir ! il est entre les mains de Dieu... Je ne veux plus songer qu'au devoir.

— Vous ne l'avez jamais méconnu, mon ami, fit Alan avec plus de courtoisie affectueuse qu'il n'en avait témoigné à Aimery depuis le commencement de leur entretien. »

Ils causèrent encore quelques instants, chacun d'eux s'efforçant d'oublier ce que Solange était pour l'autre. Lorsque Alan se retira, le nuage qui avait menacé leur amitié semblait écarté d'un commun accord.

« Quand nous reverrons-nous ? fit-il tristement ; nos voies sont différentes. »

— Oui, très différentes ; mais j'ai la pensée qu'elles se rencontreront un jour. »

Ce furent les dernières paroles d'Aimery à sir A. Oakvil.

Le lendemain arriva madame de Saint-Yon, et la consolation de revoir cette mère parfaite ramena un peu de paix dans l'âme déchirée d'Aimery. Il ne put tout lui confier, mais il lui en dit assez pour qu'elle comprît la situation. La pauvre femme souffrit et pleura comme elle l'avait souvent fait dans sa vie : avec résignation, mais sans grande espérance terrestre. De même qu'elle avait compris quelques mois plus tôt qu'Aimery ne saurait aimer une autre femme que Solange, elle sentit qu'il ne l'oublierait jamais.

La réunion fut courte. Désolé de ne pouvoir retourner au combat, l'officier voulait au moins ne pas rester inactif. Sa mère n'essaya pas de le retenir.

Le jour de son départ, il rencontra, rue de la Loi, un visage de connaissance. C'était Roger Seynald, toujours semillant et affairé.

Il reconnut Aimery, quelque changé qu'il fût, et l'aborda avec de bruyants témoignages de sympathie.

« Ah ! mon pauvre Saint-Yon, que de calamités !

J'en ai l'âme navrée. Vous êtes heureux, vous, de vous être battu; ce sont des moments où l'on se morfond de n'être pas soldat. Enfin, je sers mon pays à ma manière... Je suis envoyé à Londres, quoique je n'aie pas souhaité le moins du monde ce changement.

— Je n'envie pas votre situation diplomatique, par ces temps où il est de bon goût de jeter l'insulte à la France.

— Ah! je voudrais entendre qu'on dise un mot de mon pays devant moi... Il faut tenir haut et ferme le drapeau national à l'étranger, cela leur en impose. Mais entre nous, quelle pétaudière! Je suis surpris de n'être pas encore révoqué; cela ne peut tarder. En attendant, je vogue vers l'Angleterre et vous vers l'Afrique. Eh! Eh! je ne sais si vous n'aurez pas l'occasion de m'envier, quoique vous en disiez. Alместon-House n'est pas loin de Londres, et notre gracieuse amie, lady Margaret, m'écrit qu'elle attend mademoiselle d'Aulnoy. »

La crispation douloureuse qui contractait le visage d'Aimery fut attribuée par l'insouciant Roger à la mauvaise humeur que lui causait son allusion. Il craignit d'avoir parlé trop légèrement, comme cela lui arrivait parfois, il était le premier à le reconnaître.

« Allons, vous m'en voudrez encore... Je suis bien bon garçon pourtant de plaisanter sur un sujet qui, après tout, ne m'est pas fort agréable. Sans rancune, n'est-ce pas? »

Ils se serrèrent la main, et chacun d'eux se dirigea là où l'appelait son devoir.

XIII

La nuit enveloppe depuis plusieurs heures Alместon-House, le vieux castel anglais, dont le nom ne donne pas une idée bien exacte. C'est mieux qu'une maison, mieux même qu'un château tel que nous en voyons journellement s'élever sur notre sol démocratique.

Le berceau des Alместon garde son originalité primitive, à laquelle le temps apporta comme une consécration, et aussi quelques changements. Le confort moderne s'y glissa, comme il se glissait un peu partout. Le passé et le présent, s'y trouvant ainsi en présence, engagèrent une lutte dont ni l'un ni l'autre ne sortit absolument vainqueur. Il y eut un compromis : le passé et ses souvenirs régnèrent fièrement sur la façade ajourée avec la parcimonie prudente d'une époque reculée, sur le portail maussade comme celui d'un donjon, sur la tour qui avait arboré plus d'un étendard depuis le règne du Conquérant. Le présent, moins solennel mais plus riant aux yeux, s'installa timidement, comme s'il se fût senti déplacé dans cette antique habitation. Représenté par un élégant et vaste pavillon qui, à lui seul, était une demeure, il s'accota au vieux bâtiment, derrière lequel il se dissimulait si bien, que de la grande allée par laquelle on arrivait, on ne pouvait l'apercevoir.

Mais si l'on contourne le château, on se trouve bientôt en face de la légère et charmante construction blottie à l'abri des murs de granit que les siècles n'ont pas entamés.

C'est la partie la plus habitée d'Alместon-House; là se trouvent les appartements intimes. Le salon dans lequel on se tient de préférence, les chambres à coucher des maîtres de la maison.

Sans s'en rendre compte, ils subissent une influence contagieuse : ils abandonnent les austères splendeurs des ancêtres pour le luxe mignard et bourgeois de leur époque.

C'est cependant une grande dame que lady Alместon, une des rares femmes qui savent encore avoir un salon et réunir autour d'elles, sans efforts comme sans ostentation, l'élite d'une société choisie à tous égards. Son mari la seconde avec un tact de grand seigneur et une bonne humeur contagieuse. Il lui sait gré de l'intelligente affabilité, grâce à laquelle sa maison est réputée un des derniers refuges des vieilles et courtoises traditions que chacun regrette, sans prendre généralement la peine d'en conserver les restes.

Lord Alместon est un homme d'esprit qui rend justice au mérite exceptionnel de sa femme, estimant que ce mérite rehausse le sien au lieu de l'éclipser. C'est de plus un gentleman accompli, digne rejeton d'une des plus nobles familles de l'aristocratie catholique.

A l'heure nocturne où nous nous présentons à Alместon-House, on est réuni au salon : réunion peu nombreuse, malgré la solennité de cette soirée, qui est la veillée de Noël. Mais les événements de France sont si attristants que, par un sentiment délicat, nos voisins ne songent pas à se réjouir, quand ils ont des Français parmi leurs hôtes.

Chez lady Alместon, la présence de Solange et de sa tante impose une réserve que tous comprennent. La fête a pris un caractère purement religieux; le joyeux *Christmas* apporte peu de changements aux habitudes journalières, et cette dérogation à des usages si particulièrement chers aux Anglais est une preuve de sympathie dont madame de Valfontaine, dans son ignorance des mœurs britanniques, n'apprécie peut-être pas toute la valeur.

Pourtant, les appartements sont tapissés par le houx symbolique, et les domestiques font éclater leur gaieté bruyante dans les régions de l'office, quoique, à leur vive mortification, les maîtres ne viennent pas danser à leur bal, suivant la fraternelle coutume qu'on se dispense rarement de suivre. Les explications patriotiques de Benoîte, l'ardente Française, ne leur semblent pas suffisamment concluantes pour justifier une telle abstention.

Au salon, nous retrouvons, avec la famille Alместon et madame de Valfontaine, le marquis de Dongall, son neveu Alan, et quelques intimes qui ont dîné au château.

Solange n'est pas là. Depuis un instant, elle est remontée dans sa chambre, en prétextant l'urgence de terminer une lettre à Marcelle. Pour la rejoindre, il nous faut passer du pavillon dans le vieux manoir.

C'est là qu'elle est assise devant son petit bureau, à l'extrémité d'une vaste pièce dont les murs sévères virent passer plus d'une mélancolique ou rieuse châtelaine, avant de servir de cadre à la beauté délicate de mademoiselle d'Aulnoy.

Au-dessus du lit monumental, dans les plis épais des rideaux, un grand Christ d'ivoire étend ses bras

jaunis. Les mêmes lourdes tentures retombent devant les fenêtres, voilant la demi-clarté de cette nuit resplendissante d'étoiles. La chambre n'est éclairée que par une bougie placée sur le bureau, et par le feu qui pétille dans la haute cheminée.

La toilette et le visage de Solange sont en harmonie avec cet ensemble austère. Elle est un peu pâlie, sa physionomie garde quelque chose de rêveur et d'attristé. En ce moment, tandis que le front penché sur la main, elle relit la page qu'elle vient d'écrire, cette expression est saisissante.

« Je te plains de toute mon âme, ma bien-aimée Marcelle, et je n'aurai pas la prétention de te consoler en te disant que tu n'es pas seule à souffrir. Loin de moi la pensée de comparer les soucis qui peuvent m'atteindre à la douleur que tu éprouves en voyant la santé de ton pauvre père décliner lentement ! Cependant, il me semble que lorsqu'un malheur s'abat sur nous, il est dans notre humaine nature de nous demander si nous sommes seuls frappés, si nous sommes seuls condamnés à cette loi mystérieuse de la souffrance, devant laquelle se révolte notre cœur. Hélas ! hélas ! sans être bien vieilles, toi et moi, nous commençons à comprendre ce qu'est la vie, et les dures leçons qu'elle nous tient en réserve. J'ai mûri de dix ans en quelques mois : des catastrophes comme celles qui transforment les empires autour de nous suffiraient à faire naître cette douloureuse expérience, même si des peines personnelles ne s'y mêlaient pas.

» Il est onze heures du soir. Un calme profond m'entoure, le silence m'enveloppe ; nul bruit ne parvient à cette partie reculée du château. Pourtant, si ; un tintement léger traverse l'air ; il arrive presque imperceptible à mon oreille, mais que de douces choses il me chante dans son murmure affaibli ! Il me rappelle le couvent, nos belles et insouciantes années, notre pauvre chère France... C'est la cloche de la petite église dans laquelle, tout à l'heure, nous entendrons la messe de minuit.

» J'éprouvais ce soir le besoin de m'isoler, ou plutôt de venir à toi. De longs corridors me séparent de la partie vivante de la maison ; tout sonne creux ici, et,

quand je remue ma chaise, il se produit un bruit presque lugubre. Pourtant, je me sens très rassurée, moi que tu connais si peureuse ; il me semble que les craintes puériles ne m'atteindront plus. C'est peut-être un effet des vraies souffrances que le mépris des inquiétudes imaginaires... »

Au moment où Solange achevait de se relire, le silence dont elle parlait dans sa lettre fut interrompu non plus seulement par le tintement lointain de la cloche, mais par un bruit beaucoup plus rapproché et grandissant. La porte s'ouvrit, et, rapide comme un tourbillon, Maggy Almeston fit irruption dans la chambre.

« Encore à écrire?... s'écria-t-elle. Je vais devenir jalouse de Marcelle, qui vous absorbe si bien à notre détriment. Allons, chère, mettez votre chapeau, et, surtout, enveloppez-vous de fourrures. Il fait très froid, mais la nuit est magnifique, et ces dames veulent se rendre à pied à l'église. »

Maggy — lady Maggy, comme on l'appelait dans le monde pour la distinguer de sa mère, lady Margaret, — avait subi en quelques mois une transformation réelle. D'enfant, elle était devenue, non pas jeune fille, mais femme, sous certains rapports du moins. Sa taille, assez peu élevée avait acquis de l'harmonie et de l'élégance, sa démarche était gracieuse, avec une nuance de décision et de fierté qui se retrouvait dans ses yeux gris clair. Cette décision effrayait un peu lady Almeston, et il arrivait parfois que Maggy subit des réprimandes maternelles, toujours très méritées d'ailleurs.

Mais elle était si bonne enfant, et ses défauts mêmes lui prêtaient un cachet si piquant pour des yeux prévenus comme ceux qui l'entouraient, que les observations étaient aussi indulgentes qu'inefficaces.

Si, au point de vue physique et intellectuel, cette charmante étourdie devançait son âge, sa raison restait peu formée, et son caractère aurait eu besoin d'une plus sévère éducatrice pour acquérir tout le perfectionnement désirable.

GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain numéro.)

ÉNIGME

Voyageuse intrépide,
Marchant d'un pas égal,
Lent, plutôt que rapide,
Je vois le bien, le mal
Mais sans y pouvoir faire.
Chacun me suit de l'œil,
Au plaisir, en affaire :
On m'exécra à l'écueil,
On m'exalte à la chance ;
On m'espère, on me hait ;
Je fixe l'espérance,
Ou l'instant du forfait.

Si, pour vous, je suis bonne,
Prenez bien soin de moi,
Car le temps me talonne
Et borne mon emploi.
Malheur à qui m'oublie
Le soir, en s'endormant :
Je tombe en léthargie
Dès ce fatal instant.
Mais on me rend la vie
Par quelques simples tours,
Et je reprends, ravie,
Mon ordinaire cours.

Explication de la Devise du 28 Février : *Faites le bien, et laissez dire.*

*Explication du patron
découpé.*

- 1, Dos.
- 2, Devant.
- 3, Chemisette.
- 4, Col, placé comme il doit être monté.
- 5, Col droit.
- 6, Manche avec le dessous et le parement 7.

Ce costume est en cachemire ou lainage de fantaisie, selon le goût, avec des piqures à tous les contours; il coûte 40 francs. Il faut pour la jupe, sur 60 centimètres de hauteur et plissée, 3 mètres d'étoffe en 60 centimètres de largeur, et pour la veste, 2 mètres en 120 centimètres de largeur, chemisette comprise. Le patron découpé comprend huit morceaux. Plisser la jupe, la monter à un ruban de taille. La veste est cintrée au dos avec un plissé-éventail, rapporté très bas sous la taille. Préparer les deux côtés et les réunir à la couture cintrée du milieu du dos. La chemisette est faite de deux morceaux; celui de droite aura trois plis creux, celui de gauche un seul avec le bord dépassant pour recevoir les boutons. A droite, sous le troisième



Costume en cachemire marine, pour fillette de dix ans.
(Patron découpé de la veste.)
De mademoiselle Guiard, 19, rue Blanche.



pli, on rapportera sur la hauteur une patte où seront faites les boutonnières, de cette façon le troisième pli du côté droit rejoindra celui de gauche, et les boutons se trouveront cachés. La chemisette se rapporte sous les devants. Les plis sont resserrés à la taille et piqués par un nœud, le bas s'écarte en éventail. Monter le col droit, puis le col rabattu ainsi que l'indique le détail tracé. A la manche, un parement piqué.

Cette veste se double pour le printemps d'une légère finette; on rapporte dessous, la jupe plissée que l'on fera plus ou moins dépasser, suivant la taille de l'enfant; très jolie façon allant on ne peut mieux de huit à douze ans. Les remplis ne sont pas compris dans le patron. Les flèches indiquent le droit fil de l'étoffe.

Le col placé sur le devant à la place qu'il doit occuper, n'a pas son numéro indicateur, 4; ce numéro est mentionné dans l'explication du patron. Nous signalons cette omission, pour éviter les recherches et les hésitations que cet oubli pourrait causer.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4511.

Et le patron découpé d'une Veste pour enfant de dix ans et plus, figurine page 96